

Le Journal des Amis des Musées de Bourges

N°30

La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

Le billet de la Présidente

Voici un nouveau numéro du journal qui vous est livré avec beaucoup de retard dû à des difficultés de réalisation, heureusement résolues par l'arrivée au sein du comité de rédaction de Christiane Gaudard qui va désormais assurer la mise en page des numéros à venir, dont les articles ont d'ores et déjà été rédigés pour la plupart.

Vous allez donc revivre des conférences ou des visites un peu lointaines que vous aurez peut-être plaisir à redécouvrir.

Vous lirez dans ce journal comment, par le passé, des souverains ont su collectionner des œuvres d'art, s'entourer de beauté, jouer les protecteurs des artistes et laisser aux générations futures ce riche patrimoine universel que nous avons tant de plaisir à admirer.

Vous apprécierez la douceur des pastels du XVIII^{ème} siècle qui savaient rendre tout le dynamisme et la pureté des visages et des paysages.

Et vous partagerez, avec la troupe partie dans les Flandres, les émotions ressenties lors de la visite de l'exposition consacrée à Vermeer mais aussi devant les retables ou le Familistère de Godin.

Puisse l'esprit des Jeux Olympiques qui nous ont donné une image de solidarité et d'effort, souffler encore sur nos activités pour nous apporter de la joie et satisfaire notre curiosité.

Bonne lecture et bonne rentrée.

La Présidente
Pierrette Tisserand

Les chroniques d'Art'Hure

Notre mascotte se fait un plaisir de vous signaler quelques livres susceptibles de vous intéresser.

Dans les yeux de Mona, de Thomas Schlessler

Ce livre connaît un grand succès amplement mérité, car, à travers l'histoire émouvante de cette petite fille qui risque de perdre la vue et de son grand-père qui a décidé de lui faire découvrir les plus belles œuvres d'art, nous parcourons l'histoire de l'art, savourons la beauté et éprouvons des émotions. Savamment illustré, le livre procure un immense plaisir et il n'est pas sûr que nous regardions à l'avenir les œuvres de Raphaël, Rembrandt, Cézanne ou Soulages de la même façon. (*Dans les yeux de Mona, de Thomas Schlessler, Albin Michel, 22,90€*)

La dentelle au bonheur de l'Art

Bernard Monot-Gaudry et notre adhérente Nicole Ovaere se sont associés pour élaborer un ouvrage splendidement illustré et documenté. Un parcours à travers les musées et les peintures pour traquer les dentelles ornant les vêtements, dont la beauté et l'élégance furent des éléments importants de la mode dès le XVI^{ème} siècle. Description des œuvres, parfois inconnues mais de grande qualité, commentaires sur les dentelles repérées, leur origine mais aussi les codes vestimentaires : c'est toute une histoire de la société qui est retracée, depuis le XVI^e jusqu'à l'époque contemporaine, dans un style plaisant. (*La Dentelle au bonheur de l'Art, en vente au prix de 35€ à la Librairie Bifurcations à Bourges*)

P. T-S

Sommaire

P 1	Billet de la Présidente / Chroniques d'Art'Hure	P 8/9	Jean de Berry, Les Pleurants / Ramsès
P 2/3	Les Grandes collections russes	P 10	Corot
P 4/5	Les Pastellistes du XVIII s / Fiche technique Pastel	P 11/12	Théâtre / Spectacles
P 6/7	Belgique et Pays Bas		

LES GRANDES COLLECTIONS RUSSES DEPUIS PIERRE LE GRAND

Conférence de Katharina de Vaucorbeil
13 septembre et 15 novembre 2023

La première conférence a présenté les collections impériales et aristocratiques.

Elles commencent à la fin du XVIII^{ème} siècle avec le règne de Pierre 1^{er} (1682-1725). Auparavant, dans la Russie orthodoxe, seules les icônes étaient collectionnées comme objets de culte.

Empereur de toutes les Russies en 1721, Pierre 1^{er}, dit Pierre le Grand, est un colosse dont la soif d'apprendre de l'Occident est sans limites. Au cours d'un voyage « incognito » de 18 mois, il n'hésite d'ailleurs pas à payer de sa personne, à partager le travail des artisans en Prusse, en Hollande et en Angleterre.



Il s'initie à des domaines aussi variés que l'artillerie, la construction navale, la fonderie, la menuiserie, l'astronomie, la chirurgie et même les soins dentaires. Il découvre les *Kunstkammern* (cabinets de curiosités) des Princes allemands ainsi que les collections hollandaises et anglaises. Par imitation, à son retour en Russie, il crée un cabinet de curiosités naturelles et artistiques, des horreurs qui le fascinaient. « Je veux que les gens découvrent et apprennent » écrit-il. Ce sera la *Kunstkamera*, 1^{er} musée bâti en Russie. Il envoie aussi des émissaires pour rapporter des œuvres, par exemple de *Garofalo* (*Mise au tombeau*).

Il a un goût tout particulier pour l'art hollandais (marines et scènes de genre). Il se fait représenter en uniforme, habillé à l'européenne et imberbe, contrairement à la tradition. A son exemple, chacun doit sacrifier sa barbe. Seules quelques dérogations – prêtres, cochers, moujiks – monnayées pour les Vieux Croyants, sont admises.

Si son second voyage de 20 mois (1716-1717) en France est un fiasco diplomatique, il en profite pour recruter des artisans d'art. Le 1^{er} *Rembrandt* de sa collection, *David et Jonathan*, arrive en Russie en 1716.

Il a choisi de fuir Moscou et de se faire construire dès 1703, une nouvelle capitale, Saint Petersburg qui sera aussi un grand port sur la Baltique à l'embouchure de la Neva, pour abriter sa flotte. Les bâtiments sont en pierre ou en briques colorées. Tout est réglementé avec un plan rationnel, des avenues rectilignes sur le modèle d'Amsterdam et de Paris. Il fonde des Académies, fait construire de nombreux Palais et fait venir de l'étranger architectes et artistes.

A la mort de Pierre le Grand, une succession compliquée et un coup d'état amènent au pouvoir Elisabeth Petrovna. De son règne (1741-1761) on retiendra la construction du Palais d'hiver, bâtiment baroque dû à Rastrelli.

A la faveur de l'assassinat de son mari, Catherine II sera impératrice de 1762 à 1796. Elle se fait construire un petit Ermitage plus intime en 1764, pavillon qui jouxte le Palais d'hiver. Femme énergique et de grande érudition, elle s'intéresse vivement à la philosophie des Lumières et entretient une correspondance avec Voltaire, Diderot, le baron Von Grimm et le Duc de Choiseul qui sont ses intermédiaires.

Elle achète des collections entières d'art européen, par exemple celle de Jean de Jullienne, manufacturier et grand mécène de *Watteau*. *La malade et le médecin* de Metsu (1660) est un trésor de cette collection. La collection Crozat constituée de dessins et de peintures fut acquise en 1772 auprès de ses héritiers. Le Prince Galitzine qui avait été ambassadeur de Russie à Paris a participé à la transaction. Catherine II avait déjà acquis en 1766 le tableau de Rembrandt, *Le retour du fils prodigue* (1668), ultime tableau du peintre considéré comme le fleuron de sa fabuleuse collection « pour elle et les souris ».

Elle agrandit le Palais d'hiver par la construction du grand Ermitage au bord de la Neva puis du théâtre. Elle fait édifier la colossale statue équestre de Pierre le Grand par le français *Falconet*, illustration de l'esprit volontaire de son prédécesseur. Elisabeth Vigée Le Brun séjourne à Saint Petersburg pendant quelques années à partir de 1795 et peint beaucoup de portraits, en particulier ses arrières-petites-filles (peintes à l'antique puis rhabillées...). Catherine II achète de nombreux tableaux de son époque, des œuvres de Greuze, Chardin et Pater, son peintre préféré. Elle se passionne aussi pour *les pierres précieuses gravées* (Philippe d'Orléans lui vend sa collection). A sa mort, on dénombre environ 4000 tableaux lui appartenant.

A la suite de Paul 1^{er}, Alexandre, le petit-fils adoré de la tsarine, règne de 1801 à 1825. Il fait entrer à l'Ermitage des chefs-d'œuvre de la peinture espagnole. A la tête des troupes coalisées, il fait une entrée triomphale dans Paris en 1814 et achète des œuvres de la collection de Joséphine de Beauharnais.

.../...

.../...

Des statues de *Canova* arrivent aussi à l'Ermitage (*Les Trois Grâces* seulement en 1839). Nicolas 1^{er}, frère d'Alexandre, règne de 1825 à 1855. Après l'incendie du Palais d'hiver en 1837, s'inspirant de la Pinacothèque de Munich, il décide la création du musée du nouvel Ermitage, ouvert timidement au public en 1852.



A l'entrée principale, 10 *Atlantes* de 5m de hauteur soutiennent le portique monumental. Anti-occidental, il s'intéresse beaucoup à l'art russe de même qu'Alexandre III, empereur de 1881 à 1894. La peinture nationale russe est valorisée.



L'Ermitage acquiert cependant en 1912 *La madone Benoît de Léonard de Vinci*. Suivant l'exemple des souverains, à Saint Petersburg, les demeures de l'aristocratie sont somptueusement décorées, comme le palais de la Moïka de la famille loussouпов (sculptures néo-classiques de *Canova*). Les loussouпов, grands amateurs d'art, sont réputés plus riches que les Romanov.

La seconde conférence montre au XIX^{ème} siècle l'émergence de collectionneurs nouveaux, les grands marchands moscovites.

Ce sont des vieux-croyants qui investissent et font fortune dans le grand commerce et l'industrie naissante. La famille Tretiakov doit sa fortune à la culture du lin et au commerce. On connaît le portrait de Paul peint par *Repine*. Il soutient les peintres ambulants réalistes russes (en réaction contre l'enseignement, les sujets et les méthodes de l'Académie de Saint Petersburg) par exemple Savrassov (*La débâcle du printemps*), Gay (*Pierre le Grand interroge le tsarevitch Alexis*), Perov (*Procession pascale dans un village*). C'est le cœur de sa collection. Il collectionne aussi des icônes.

Il fonde à Moscou la galerie Tretiakov en 1856. En 1892, il offre une partie de sa collection à la ville de Moscou pour en faire un musée public car selon lui, l'art doit s'adresser à tous.

Les frères Morozov, Mikhaïl et Ivan, sont issus d'une famille de serfs. Les deux frères sont à la tête de plusieurs usines textiles. Ils sont initiés à la peinture et fréquentent beaucoup de peintres russes. Pour construire leurs collections, ils sont conseillés par Korovine et Serov qui peint leurs deux *Portraits*. Mikhaïl collectionne des toiles de Manet, Corot, Monet, Toulouse-Lautrec, Degas, Bonnard, Denis, Gauguin et Van Gogh.

Amoureux de Paris où il séjourne souvent, il meurt prématurément en 1903. Selon son vœu, en 1910, son épouse fait don de la peinture russe à la galerie Tretiakov. Ivan reprend le projet de constituer une collection d'art moderne français.

Il se rend régulièrement à Paris et rencontre Ambroise Vollard et Paul Durand-Ruel qui le conseillent. Il découvre les œuvres de Cézanne, Matisse et Picasso. Il fait décorer le salon de musique de son hôtel moscovite par Maurice Denis (*Histoire de Psyché*) et c'est Bonnard qui décore l'escalier d'honneur.



La famille Chtchoukine est aussi d'origine paysanne. Le père de Sergueï est un riche négociant textile, sa femme héritière d'un importateur de thé. Les frères de Sergueï sont collectionneurs. Lui est choisi par son père pour lui succéder. Il voyage beaucoup, très sensible aux couleurs des textiles qu'il fera reproduire. Les réceptions et concerts qu'il donne dans le palais Troubetskoï à Moscou sont très recherchés.

En 1898, son frère Piotr achète *La place du théâtre français* et lui *L'avenue de l'Opéra*. (tableaux de *Pissaro*). Il voyage souvent à Paris et collectionne beaucoup de tableaux impressionnistes et post-impressionnistes, par exemple 16 Gauguin tahitiens. Ils sont présentés comme une iconostase, le peintre prônant, selon lui, une religion universelle. Il est le mécène de Matisse qui devient son ami. *La danse et la musique* ornent l'escalier de son palais.

Il essaie de comprendre le cubisme avec les œuvres de Picasso. Il écrit : « *La femme à l'éventail* m'a donné l'impression de mâcher du verre pilé ». Il n'achète pas que ce qui lui plaît mais aussi ce qui compte ou comptera dans l'histoire de l'art. Il a favorisé l'éclosion des avant-gardes russes.

A partir de 1908, il ouvre au public ses collections.

Après 1918 les collections sont nationalisées. La 1^{ère} est celle de Sergueï Chtchoukine et son palais devient un grand musée d'art moderne occidental. Staline promeut le réalisme soviétique et l'art occidental est considéré comme dégénéré. Beaucoup d'œuvres sont vendues. Pendant la Seconde guerre mondiale les collections des musées russes sont cachées à Novossibirsk pour les protéger.

En 1948, les collections Chtchoukine et Morozov sont partagées entre le musée Pouchkine de Moscou créé en 1898 et le musée de l'Ermitage. La contre-culture soviétique est aussi collectionnée. Après 1990, beaucoup de Russes bâtissent des fortunes grâce à la privatisation de l'économie et collectionnent en particulier la peinture russe.

Aujourd'hui, les descendants des grands collectionneurs ne cherchent pas à récupérer leurs collections souvent dispersées.

Annick Pailleret

LES PASTELLISTES DU XVIII^e s

Conférence de Fabrice Conan 31/05/2023

On connaît Fabrice Conan comme un spécialiste du XVIII^e s, l'âge d'or du pastel, un médium peu connu car peu montré en raison de sa fragilité. A partir de l'exposition présentée au musée Getty de Los Angeles, ce fut un festival de grands noms et de grandes œuvres de cette discipline que beaucoup découvraient. Les commentaires fouillés étaient émaillés de précisions techniques qui permettaient de mieux comprendre le travail des artistes et d'apprécier leur immense talent. L'assistance présente put admirer des œuvres abouties, dont de nombreux portraits, mais également des travaux préparatoires à des gravures ou à des peintures à l'huile du grand genre mythologique ou historique. Chaque pastelliste et chaque œuvre choisie, par leur singularité entretenait l'intérêt.

En introduction de cette galerie et en faisant quelques rapides incursions au siècle précédent, un portrait d'homme par **Charles Lebrun** (1611-1690) permettait de poser les principes de base : une tête légèrement tournée par rapport au buste sur un fond neutre assure la mise en valeur du visage, de sa carnation délicate, de ses volumes et de ses ombres. On les retrouve chez **Robert Nanteuil** (1623-1678) qui a représenté la haute société parisienne ainsi que la famille royale.

Au XVIII^e s, un *Autoportrait* de **Charles Antoine Coype** (1694-1752) présente en outre un remarquable travail de dentelle et de perruque poudrée.

Un des plus grands, **Maurice Quentin de la Tour** (1704-1788) n'hésite pas à utiliser des formats inhabituels, en taille réelle. Grâce à son habileté, un travail en manière floue, le regard compose les motifs des tapis, paravent et le rendu des différentes étoffes, sans que le sujet, *Gabriel Bernard de Rieux*, perde de sa présence dans tout cet appareil.



Les excellents portraits de la pastelliste vénitienne **Rosalba Carriera** (1675-1757), justement célèbre en son temps, sont l'occasion de remarquer la qualité d'expression, la finesse que permet ce médium.

Nombreux étaient les jeunes gens, faisant étape en Italie au cours de leur grand tour, à se faire représenter au pastel qui ne nécessite pas des séances de pose interminables, que l'on peut d'ailleurs interrompre et reprendre à volonté.

C'est également l'époque où la qualité des réalisations est telle qu'elle incite à les collectionner en tant qu'œuvres d'art à part entière.

Jean-Baptiste Perronneau (1716-1783), un artiste « sublime », doit se résoudre à parcourir l'Europe, Quentin de la Tour ayant l'exclusivité à Paris. Dans le *Portrait de Théophile van Robais*, on apprécie l'harmonie, la délicatesse, le rendu humain du personnage alors que dans celui de *Kretschmar*, la maîtrise du cadrage, les effets illusionnistes font ressortir un regard ferme, une grande autorité.

Le Britannique **Francis Costes** attendrit avec ses *Portraits de deux jeunes garçons* à la manière de Van Dyck. Sur un arrière-plan du domaine, comme il était de tradition, les sentiments respectifs des enfants se lisent dans leur regard et sur leur visage auxquels répond la délicatesse des dentelles et des roses.

Le Suisse **Jean-Etienne Liotard** (1702-1789), remarquable pastelliste lui aussi, et qui fera l'objet d'une grande exposition à Londres l'an prochain, n'élude pas les difficultés d'un *Portrait en pied de Lord Mount Stuart* dans une pose de sculpture antique avec reflet dans le miroir. Il est d'autre part connu pour avoir beaucoup exploré les techniques du pastel jusqu'à travailler au revers de la feuille afin d'alléger la carnation des visages.

Le Néerlandais **Cornelis Troost** (1696-1750) occupe une place à part avec ses scènes de genre et ses cycles narratifs. Il illustre *La fête des Rois Mages*, des pièces de théâtre connues. De très beaux détails, une palette étendue et un grand savoir-faire retiennent l'attention. On n'oubliera pas *Une soirée entre amis* et sa progression prévisible en 5 épisodes, des mises en garde contre l'excès des passions et de la boisson qui frisent la caricature. Un *Autoportrait* le représente pourvu des attributs du peintre, indice de l'ambition des pastellistes au sommet de leur art.

Si, tout au long de cette galerie d'artistes virtuoses, les pastels présentés ont enchanté le regard, n'oublions pas, comme l'a rappelé le conférencier, qu'ils sont « faits pour parler au cœur et à l'âme ».

Hélène Gravelet

LE PASTEL

HISTORIQUE

On fait remonter son invention à la fin du XV^e s en France et en Italie. S'il est très prisé au XVII^e s pour son rendu exceptionnel dans les portraits, il connaît son âge d'or au XVIII^e s. Peu après la révolution de 1789, assimilé à la « grâce de l'Ancien Régime », il est délaissé au profit de la peinture à l'huile. Au cours des siècles suivants, il renaît plusieurs fois de ses cendres grâce notamment aux Impressionnistes puis aux Nabis et aux artistes animaliers.

Cependant, à la moitié du XX^e s, il a pratiquement disparu. Des passionnés tentent de le relancer. Dans les années 1960, Pierre Risch organise expositions, conférences et collabore à la mise au point de nouveaux pastels secs. Dans les années 1980, l'historien d'art Jean Clair appelle de ses vœux le retour de cette pratique « virtuose » en opposition avec une « certaine facilité » de la peinture moderne. Il semble qu'ils aient été partiellement entendus. Nombre d'artistes amateurs, en particulier, s'expriment aujourd'hui à travers le pastel.

LES GRANDS PASTELLISTES

XVII^e s : Rosalba Carriera,
Charles Lebrun
Robert Nanteuil

XVIII^e s : Maurice Quentin de la Tour
Jean Siméon Chardin
Jean-Baptiste Perronneau
Jean- Etienne Liotard

LES MATERIAUX

Le pastel se présente sous forme de bâtonnets que l'on range en 2 catégories principales : sec ou gras. Ils sont composés de **pigments** d'origine minérale, organique ou végétale, d'une **charge**, craie ou plâtre qui lui donne sa texture, et d'un **liant** assurant la cohésion du bâtonnet et conditionnant sa dureté. La gomme arabique est utilisée pour les pastels secs, l'huile ou la cire pour les pastels gras.

Sont apparus récemment des crayons pastels, très précis dans les détails et, à l'opposé des pastels gras diluables à l'eau que l'on étale à l'aide d'un pinceau humide. La tradition veut que l'on utilise les pastels gras pour les surfaces et les pastels secs pour les détails.

LES SUPPORTS

La texture du support est capitale car elle conditionne l'aspect final de l'œuvre.

Pour les **pastels secs**, on utilise de préférence un papier à grain qui assure une bonne accroche. Des papiers spéciaux existent : velours, vergé ou alvéolé qui retiennent la poudre de pastel. D'autres supports (bois, toile, verre, métal, carton) nécessitent l'ajout d'une couche d'apprêt avant de commencer.

Les **pastels gras** s'accommodent de toutes les surfaces.

La **couleur du support** a son importance dans le rendu final. Elle joue le rôle d'une sous-couche, choisie en fonction du sujet, du goût et des intentions de l'artiste. Les principes qui prévalent sont la complémentarité des teintes ou le contraste (chaud / froid , clair / sombre).

LES FORMATS

- Généralement modestes : environ 40x50 cm
- Quelques grands formats, jusqu'à 2 m, nécessitent des assemblages et collages sur une grande toile (jusqu'à 15 morceaux)

LES TECHNIQUES

- On peut utiliser des couleurs pures et les juxtaposer (une très grande gamme de tons et nuances sont à disposition chez les différents fabricants).
- Dans une certaine mesure, on peut également les superposer ou les faire fusionner.
- Le mélange optique superpose des traits de couleur.
- Les pigments étant particulièrement couvrants, les repentirs sont très limités ce qui force l'artiste à anticiper le ton juste.
- Les bâtonnets utilisés avec le **chant** produisent des traits précis, avec la **tranche** couvrent des surfaces et, **écrasés**, floutent une zone.
- On peut aussi estomper au doigt ou au chiffon, utiliser une éponge lorsqu'on applique le pastel afin de produire des effets. La gomme à mie de pain, qui retient les particules, permet de dessiner en négatif ou de se corriger.
- La fragilité du pastel est de notoriété publique ; les avis divergent quant à sa **fixation** par la chimie moderne. Ses détracteurs considèrent que les fixatifs affadissent, empâtent les couleurs et encroûtent le velouté, « la fleur de pastel ». Maurice Quentin de la Tour aurait mis au point une méthode de fixation du pastel, aujourd'hui oubliée.

H G

BELGIQUE ET PAYS-BAS

Voyage du 18 au 23 mai 2023

Le 18 mai, aux aurores, une quarantaine d'Amis des musées quittaient Bourges en direction du Nord, avec en point de mire l'exposition Vermeer à Amsterdam, l'événement artistique de l'année.

L'après-midi, la première visite était consacrée au Familistère de Guise, petite cité de l'Aisne et, pendant plus d'un siècle, lieu de production des célèbres poêles Godin.



L'industriel Jean-Baptiste Godin se doublait d'un philanthrope qui n'a jamais oublié ses origines très modestes. Après avoir fait fortune, il a eu à cœur de partager ses avantages avec les employés qui contribuaient à la produire.

A partir de 1859, il a mis en place une organisation coopérative qui rendait accessible au plus grand nombre ce qu'il appelait « les équivalents de la richesse », à savoir, à cette époque : le confort, l'hygiène, les soins médicaux, l'instruction jusqu'à 14 ans, la retraite à 60 ans et même un environnement agréable et des divertissements. De cette volonté est né le Familistère, un ensemble d'immeubles d'habitation, dont le « palais social », complétés par une nourricerie, un pouponnat, des économats, des écoles, une buanderie, des bains, une piscine, sans oublier une bibliothèque et un théâtre. Ces bâtiments en briques arborent une architecture travaillée et ornée pour le plaisir des yeux.

Le « palais social », sa grande verrière et ses 3 étages de coursives sont impressionnants et nous laissent admiratifs. Près de 500 appartements avaient été aménagés dans les 3 pavillons d'origine où tout avait été conçu dans les moindres détails en ce qui concerne l'air, l'eau et la lumière. On peut voir des intérieurs d'ouvriers que l'on attribuerait volontiers à des familles de la petite bourgeoisie. Près des portes de certains d'entre eux sont affichés des témoignages reconnaissants de tous les bienfaits reçus.

En 1991, le site a été classé aux Monuments historiques. En 2000 a été lancé le projet Utopia afin d'assurer la réhabilitation coûteuse des bâtiments. Depuis, un musée présente aussi bien les productions de l'entreprise Godin que des documents, notamment photographiques, relatifs à la vie du familistère et de ses habitants. Les dernières salles sont consacrées aux expérimentations sociales dans le monde, de 1800 à nos jours.

Nous serions bien restés encore un peu mais il était temps de reprendre la route en direction de Bruxelles.

En fin de journée, depuis notre car, le centre de la ville paraît gris, parsemé de sens interdits, de chantiers, hérissé de girafes métalliques malhabiles, immobilisées derrière des barricades. Quelques immeubles de style néo-haussmannien donnent à penser que la cité n'a pas perdu son charme suranné.

Le lendemain, au prix de tours et détours, nous sommes déposés non loin du musée Magritte. Lors de la fouille traditionnelle des vigiles de service, s'est déroulée une scène cocasse que n'aurait pas reniée le peintre. L'objet du litige était un parapluie qui servait de canne à l'une d'entre nous. Pastichant l'homme à la pipe, elle avait beau clamer « ceci n'est pas un parapluie », rien n'y faisait. Finalement, une canne-siège, objet plus adapté, a sauvé la situation.

Pouvait commencer la visite de ce temple dédié au plus illustre peintre surréaliste belge et qui possède la plus grande collection mondiale de ses œuvres. Selon le cas, on découvrait ou redécouvrait des réalisations reconnaissables entre toutes mais d'un abord énigmatique. L'artiste s'est parfois exprimé à ce sujet en livrant parcimonieusement quelques clés qui éclairent sa démarche. On se laisse porter par les métamorphoses opérées entre les règnes végétal et animal, voire minéral, avec *L'île au trésor*, l'aigle-montagne du *Domaine d'Arnheim* ou encore *Magie noire* qui transforme la femme en ciel. On est charmé par les couleurs vives de *La Moisson* ou *L'Incendie* lorsqu'il « ouvrit la fenêtre au soleil » afin de maintenir l'esprit surréaliste en dépit de la guerre.

On retrouve avec bonheur le célébritissime *Oiseau de ciel* avant de se laisser décontenancer par son œuvre ultime *La page blanche*, quelques feuilles derrière la lune. Le peintre confiait, toujours provocateur, que « si l'on en voyait, la vie aurait enfin un sens » !



Nous avons ensuite repris pied dans la réalité avec la découverte du centre historique de Bruxelles. La grande verrière des Galeries St Hubert nous a bien rappelé un peu quelque chose. Après quelques pérégrinations dans des rues animées, la station obligatoire devant le petit Manneken-Pis, la Grand-Place, l'un des plus beaux sites baroques du monde, fit l'admiration de tous. Des premières constructions qui bordaient la place, il ne reste aujourd'hui que l'Hôtel de ville et deux façades de guildes. Deux jours de canonnade des armées de Louis XIV en 1695 sont à l'origine de la destruction des autres bâtiments. Reconstituées dans les styles agréés par le Conseil de ville, les Maisons des corporations forment, avec la Maison du Roi, un ensemble harmonieux quoique très ouvragé. On ne compte pas les frontons, les bas-reliefs, les clochetons, les statues enchâssées dans les hautes façades ou en pinacle.

.../...

.../...

Par ailleurs, tout lecteur de Victor Hugo a eu une pensée émue pour l'écrivain en découvrant l'immeuble qui a été sa première résidence d'exil.

Le lendemain, la visite de Gand débuta par une marche en empruntant les Quais aux herbes ou au Blé, le pont St Michel. La promenade devint plus sportive aux abords du Château des Comtes, une forteresse médiévale qui domine la ville et dont nous avons fait le tour.

L'après-midi, nous étions impatients de nous rendre à la cathédrale St Bavon dont la crypte sert d'écrin au monumental polyptyque en 12 panneaux des frères Van Eyck : *L'Adoration de l'Agneau Mystique*.



Un silence épais, impressionnant régnait sous les vouûtes romanes. Le retable étant désormais maintenu ouvert, nous n'avons pas vu l'Annonciation mais nous nous sommes laissés charmer par le visage délicat de la Vierge, les anges musiciens et chanteurs, l'équilibre subtil entre les beautés terrestres et le symbolisme religieux. Impossible de détacher les yeux de scènes si différentes entourant le sujet central. Tout est Un dans le regard troublant de l'Agneau, regard auquel on ne peut échapper. Face à cette puissance, l'espace paraît rétrécir et le temps s'arrêter. Un choc en retour nous attendait en remontant dans la grande nef bruisante des conversations des nombreux touristes venus, eux aussi, admirer ce chef-d'œuvre de l'art flamand du XVe siècle.

Le dimanche 21 mai, nous étions à Amsterdam où chacun allait découvrir par soi-même une quarantaine de tableaux de Vermeer, quasiment la totalité de sa production, exceptionnellement réunis par le Rijksmuseum. La visite était libre mais nous avons encore à l'esprit la conférence de S. Legat qui nous avait initiés aux portraits et aux scènes de genre affectionnées par le peintre. Nous avons retrouvé *La Laitière*, *La Dentellière* ... hélas point de *Jeune fille à la perle* qui avait rejoint le Mauritshuis à La Haye.

L'affluence était importante mais n'empêchait pas de pénétrer dans l'intimité de ces tableaux de taille modeste, de saisir le regard poétique de Vermeer sur la réalité quotidienne.



L'après-midi, nous avons arpenté le centre historique de la capitale envahi par les cyclistes. Heureusement, aucun « vélocide » n'a été à déplorer pendant notre séjour dans cette belle ville du Nord.

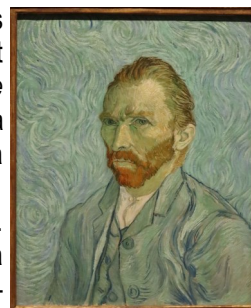
Lundi l'excursion à La Haye, effectuée uniquement en car, nous a laissés un peu frustrés : il y aurait eu tellement à voir et à visiter !

Par contre, nous avons arpenté le centre de Delft où nous avons pu comparer le célèbre tableau de Vermeer qui avait tant impressionné Proust, et la réalité actuelle.

Quelques édifices ont disparu, notamment les deux grandes portes situées de part et d'autre du pont. Nous avons encore à l'esprit cette ineffable lumière matinale qui caresse la *Vue de Delft*. Le cœur de la petite ville a également un charme fou. Les canaux étroits sont ombragés d'arbres majestueux et bordés par l'ocre des anciennes demeures à redans. Une sorte de quiétude flottait dans l'air de cette matinée printanière. Nous avons regretté de ne pouvoir visiter une faïencerie, devant nous contenter de la surprise de découvrir, sur une placette, quelques réverbères à deux branches recouverts de la célèbre faïence bleue.

Puis, nous sommes retournés à Amsterdam pour la visite du musée Van Gogh. Dans ses collections permanentes, il présente plus de 200 tableaux du peintre, sans compter de nombreux dessins et esquisses auxquels s'ajoutent différents documents et objets lui ayant appartenu.

L'ordre chronologique y est respecté, ce qui permet de juger de l'évolution de l'artiste, de suivre son cheminement. Bien que de valeur inégale, selon les spécialistes, on ne se lasse pas de ces grandes œuvres mondialement connues que sont *Les Tournesols*, les *Autoportraits* ... Cerise sur le gâteau, une exposition temporaire rassemblait des dessins, des lettres et des toiles qu'il a composées à Auvers-sur-Oise, les deux derniers mois de sa vie, dont *Champ de blé sous un ciel de pluie* ou *Racines d'arbres*, tableau qu'il a peint juste avant de se donner la mort.



Une visite vraiment émouvante. Nous avons ensuite effectué la traditionnelle croisière sur les canaux qui donne à découvrir la ville sous un autre jour. Nous n'étions pas les seuls à naviguer car nous avons croisé de nombreuses barques à moteur, plus ou moins grandes, où famille et amis se regroupent un verre à la main, une habitude locale bien ancrée.

Nous aurions aimé prolonger notre séjour mais tout a une fin et, résignés, nous avons repris le chemin du retour, laissant désormais la place au temps du souvenir.

Une collaboration de (par ordre alphabétique) :

C. Gaudard, H. Gravelet, F. Montagu, J. Zevaco-Fromageot

JEAN DE BERRY

DES PLEURANTS COMME TÉMOINS

Conférence de Florence Margo-Schwoebel du 20/09/2023

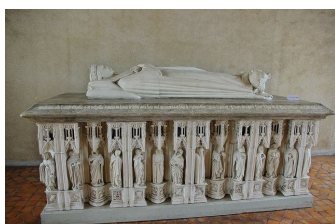
Une fois n'est pas coutume, c'est d'un sujet éminemment local dont il a été question : les Pleurants du tombeau du duc Jean de Berry (1340-1416).

La conférencière a eu d'abord à cœur de mieux faire connaître ce personnage historique, plus important qu'on ne suppose parfois. Ce fils et frère de rois (Jean II le Bon et Charles V) est en effet considéré comme un acteur majeur du monde médiéval. Il est partie intégrante du réseau européen tissé, génération après génération, par les alliances matrimoniales de sa famille. Des liens existent avec le Saint Empire, l'Espagne, les Flandres, l'Italie, la Bohême. Dans le royaume de France, il n'est pas cantonné aux provinces dont il porte les titres. Il a participé en première ligne aux campagnes militaires de son frère Charles V dans sa reconquête des territoires gagnés par les Anglais à la suite de la défaite de Poitiers. Il a également été l'un des tuteurs de son neveu Charles VI, une responsabilité de pouvoir.

La postérité a surtout gardé de lui le souvenir d'un très grand mécène. Retenu prisonnier en Angleterre à 20 ans à la place de son père après la défaite de Poitiers, il en revient avec un goût affirmé pour les belles choses. En témoignent ses nombreux châteaux dont Mehun-sur-Yèvre, des objets et bijoux fastueux et une collection de livres d'heures parmi lesquels se distinguent *Les très riches heures du duc de Berry*.

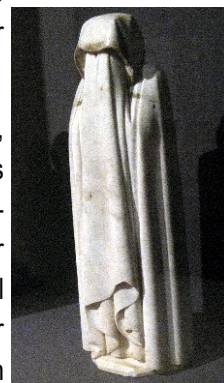
Lorsqu'il meurt, en 1416, en son Hôtel de Nesles à Paris, sont organisées des funérailles dignes de son rang. Le 20 juin, un cortège constitué de moines des quatre ordres mendiants et des gens de son hôtel se met en marche et, pendant six jours, escorte sa dépouille jusqu'à Bourges et sa Sainte Chapelle où le duc souhaitait reposer après sa mort. Dans toutes les villes et tous les villages traversés, de nombreuses messes rendent hommage à ce personnage de haute lignée.

Les Pleurants de son tombeau sont à comprendre comme un prolongement de ce cortège, immortalisés dans la pierre pour l'éternité.



Ils occupent les quatre côtés du soubassement sur lequel est posé le gisant du duc. Disposées dans des niches et placées sur de petits socles, quarante statuettes d'environ 40 cm de hauteur constituent le cortège éternel.

Différents types de personnages, moines et laïcs, encapuchonnés dans leur manteau de deuil, figurent la société qui rend hommage à la grandeur du défunt. Depuis le monde romain, tel est traditionnellement le sens à donner aux larmes des hommes. Le « don des larmes » se situe en effet à un registre de valeurs supérieures très codifié.



Suivant l'exemple de son frère Charles V, Jean de Berry avait commandé son tombeau de son vivant, dès 1404. Pour le réaliser, il avait fait appel à Jean de Cambrai qui utilisa le marbre aussi bien pour le gisant que pour les Pleurants. Dans son style propre, il sculpte des lignes épurées et impulse, très astucieusement, un certain mouvement au cortège. En associant plusieurs Pleurants se crée une dynamique du geste en trois temps : mains basses, puis à mi-hauteur et enfin au visage.

Les travaux sont interrompus, vraisemblablement par manque de financement. Il faudra attendre plusieurs décennies avant que son petit-neveu, Charles VII, ne confie la reprise du chantier à deux autres artistes, Etienne Bobillet et Paul Mosselman. D'une facture plus traditionnelle, les nouveaux Pleurants sont sculptés dans l'albâtre. Un drapé moins fluide, des plis cassés, des volumes traités différemment dénotent l'influence bourguignonne.

Les Pleurants ont suivi le destin de la Sainte Chapelle et de l'Histoire en général. Cet édifice religieux étant démoli en 1757, le tombeau du duc Jean est transféré dans la cathédrale où il a été en partie détruit pendant la Révolution. Tout le soubassement a été démantelé en 1793 et les Pleurants dispersés. A ce jour, 29 de ces statuettes ont été référencées de par le monde : 10 au musée du Berry à Bourges, les autres à Paris, New-York, St Pétersbourg... ainsi que dans des collections privées. Récemment, deux d'entre eux ont changé de main pour la modique somme de 4 M €. Ils seraient restés en France. Plus accessible est la réplique du tombeau du duc Jean, due au Vierzonnais Gauthier et exposée au palais Jacques Cœur à Bourges.

H G

RAMSES et L'OR DES PHARAONS

Dans son itinérance autour du monde, entre les Etats-Unis, le Japon et l'Australie, l'exposition RAMSES et l'OR des PHARAONS, qui présente une centaine de pièces n'ayant jamais quitté le sol égyptien, fait escale à Paris de mars à septembre 2023.

L'engouement intemporel et planétaire nourri autour de la figure de Ramsès II (né en 1304 av. JC) tient d'abord à la longévité du pharaon, environ 90 ans, à la durée de son règne, 66 ans, et à son abondante descendance, 110 enfants. D'autre part, le moindre site du delta du Nil conserve un bloc portant le cartouche de Ramsès II : le symbole du soleil, suivi du sceptre à tête animale, du signe de la déesse Maât, de l'herminette et du hiéroglyphe de l'eau. Gravé sur la pointe de l'obélisque, le nom royal domine l'aiguille de pierre et le peuple.



Le nom de ce pharaon qui signifie : « C'est Rê qui l'a mis au monde », embrasse à lui seul les croyances et légendes de l'Egypte ancienne. Fils et petit-fils de vizir, mais pas de famille royale, il a besoin de prouver sa puissance par le gigantisme de l'architecture et l'usage ostentatoire de l'or – la chair des dieux -, qui ouvrent à Ramsès II les portes de l'éternité. Il érige 7 temples en Nubie sur un parcours de 390 kms le long des rives du Nil, marquant cette terre de son empreinte. Les plus magnifiques sont les deux temples d'Abou Simbel sculptés à même les imposantes falaises de grès rouge et orientés vers l'ouest.

Pour prouver sa puissance, il mène la guerre aux Hittites auxquels il fallait reprendre le royaume d'Amacrou sur la côte méditerranéenne de la Syrie et la plaine de la Béqâ au nord du Liban. Depuis leur perte vers 1343 av. JC, aucun des pharaons n'y était parvenu. La bataille de Qadach va auréoler de prestige le règne de Ramsès II. Dès qu'il a recouvré les frontières légales, il fait la paix. Cependant, durant tout son règne, il représente des scènes de guerre.

Le roi devait avoir un héritier pour perpétuer sa dynastie mais seuls les fils de ses grandes épouses pouvaient lui succéder. Celle qui l'a suivi toute sa vie est la reine Néfertari, la plus belle, représentée sur de nombreux monuments dont le temple d'Abou Simbel. Sa tombe est la plus prestigieuse de la vallée des Reines. Outre ses épouses il voue un culte à sa mère.

Vers 1070 av. JC la tombe de Ramsès II est pillée. Afin de la protéger, la momie de Ramsès est extraite de son tombeau. Elle est alors inhumée dans celui de son père SETHI 1^{er}, à Pi Ramsès. Le pharaon avait fait de cette ville

sa flamboyante capitale, cœur économique, culturel et militaire du pays, qui accueillera près de 300 000 habitants sur la terre d'origine des Ramessides. Mais deux siècles après la mort de Ramsès, gagnée par l'envasement de la branche du Nil sur laquelle elle est bâtie, Pi Ramsès doit être abandonnée. Démontée bloc par bloc, la ville est transférée à



Tanis. C'est là qu'à la fin du XIXe et au début du XXe s, les tombes royales sont découvertes, accompagnées d'un fabuleux trésor : des bijoux à profusion, des objets d'orfèvrerie, des doigtiers symboliques, des sandales en or, un miroir, un collier, large parure couverte de hiéroglyphes.

L'exposition présente aussi le cercueil externe de Senedjem, des momies d'animaux, le couvercle du sarcophage de Ramsès. Dans la dernière salle, le visiteur de l'exposition qui se tient à la Villette a le privilège de découvrir la momie de Ramsès II. On se souvient qu'en 1976, c'est en France, au centre Art-Nucléart, spécialisé dans la restauration et la préservation du patrimoine, que la cuve en cèdre et la momie elle-même avaient bénéficié d'un traitement par rayons gamma qui les avait débarrassées des micro-organismes mettant en péril ces vestiges d'un passé prestigieux. Cette exclusivité parisienne témoigne naturellement de la gratitude des autorités égyptiennes à l'égard de notre pays, grand amateur d'égyptologie.

Andrée Gartoux



Statue de Ramsès II en sphinx

COROT : La nature et le rêve

Conférence de Marzia Fiorito-Biche

C'est par une conférence présentant l'œuvre de Jean-Baptiste Camille Corot que le cycle consacré à l'impressionnisme est inauguré.

Né en 1796 et mort en 1875, un an après la première exposition impressionniste, ce précurseur, fils de la bourgeoisie parisienne voué à succéder à ses parents drapiers, éprouve une irrésistible préférence pour les toiles de maîtres tels Nicolas Poussin ou Claude Gellée.

Une innovation technique – la fabrication de couleurs à l'huile vendues en tubes – et la création par l'Académie parisienne d'un prix de Rome du paysage, anoblissant ce genre alors peu estimé, sont contemporaines de sa formation auprès d'Achille-Etna Michallon puis de Jean-Victor Bertin. Corot est à bonne école : Bertin est le créateur de l'enseignement du paysage historique et Michallon le premier lauréat, en 1817, de ce nouveau prix de Rome. Aussi devient-il lui-même un paysagiste néo-classique.

En 1825, en Italie, il commence un voyage en quelque sorte initiatique de trois ans. Il y réalise d'après nature de nombreuses esquisses à l'huile (*Le Pont de Narni*), étudiant les points de vue, aiguissant son regard pour saisir selon les heures les propriétés de la lumière dans le Latium, en Toscane ou en Campanie (*Vue depuis les jardins Farnese*). Inscrivant ses pas dans ceux de Poussin et de Michallon, il se mesure à ses maîtres. De deux autres séjours dans la péninsule, en 1834 et 1843, il rapporte maintes œuvres exécutées sur le motif, telles *La Piazzetta*, témoignage de son passage à Venise et la matière de compositions ultérieures.

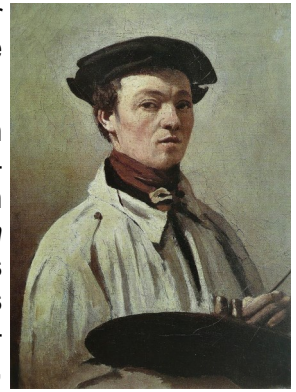
Ainsi naissent *Agar dans le désert*, tableau religieux présenté au Salon de 1835 qui semble inspirer les environs escarpés de Volterra, *Florence. Vue prise des jardins Boboli*, souvenir toscan architecturé par un cyprès – rideau



ouvert sur une scène de théâtre que borde la balustrade – ou bien le *Souvenir d'Italie, danseurs des rivages de Capri* dans lequel s'exprime encore un langage plastique traditionnel puisque

l'espace n'y déploie pas un pur paysage mais le décor d'une scène animée.

À Rome, Corot s'initie en autodidacte à l'étude de la nature humaine ou réalise son *Autoportrait, la palette à la main* conservé au musée des Offices de Florence. Des personnages de rencontre lui servent de modèles qu'il met en situation, cherchant parfois le détail pittoresque. Toutefois, c'est comme peintre de paysages baignés de lumière qu'il excelle : « Je n'ai qu'un but dans la vie, affirme-t-il, que je veux poursuivre avec constance ; je veux faire des paysages. »



La Normandie et l'Île-de-France surtout lui offrent les décors propices à l'assouvissement de cette exigence. Au camaïeu gris et bleu d'une vue de ville portuaire (*Le Havre. La mer vue du haut des falaises*) succèdent les harmonies ocres des *Maisons de pêcheurs de Sainte-Adresse* ou la vue d'un calvaire à Honfleur que rythment les lignes de force verticales des arbres. Plus particulièrement le retiennent Ville d'Avray, la forêt de Fontainebleau et, en Valois, le célèbre parc de Mortefontaine et ses étangs. Les vapeurs qu'ils exhalent estompent les contours, adoucissent la lumière, atténuent les coloris, faisant évoluer la palette vers des tons argentés, verts et bruns : le *Souvenir de Mortefontaine*, assemblage de motifs composant un paysage d'aspect naturel où se mêlent réminiscences et émotions, paraît emprunter à une vision onirique son atmosphère évanescente.

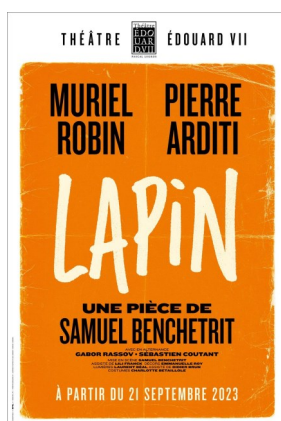
Au milieu du siècle, Camille Corot est un peintre reconnu, membre à partir de 1848 du jury du Salon. Certes, il est encore très sensible, selon une conception classique illustrée par Poussin ou Gellée, à l'organisation spatiale des éléments des paysages. Néanmoins, la traduction d'une atmosphère et la recherche des variations de la lumière l'emportent sur la restitution fidèle de ces éléments saisis sur le motif. Partant de l'observation objective de la nature, il offre de la sorte une expression aux sensations de l'artiste, une forme à ses rêveries : « Le réel est une partie de l'art, écrit-il en 1855 ; le sentiment le complète. » Aussi Pissarro, Monet et Degas le révèrent-ils.

C'est en somme par son truchement que l'impressionnisme, plongeant ses racines dans une tradition française de la peinture de paysage, s'est émancipé de la théorie académique. Corot a fait du paysage classique la toile de fond devant laquelle vagabonde un esprit d'artiste inspiré par le souvenir et le rêve.

Norbert Gros

AU THEATRE CE SOIR : LAPIN

Pièce de Samuel Benchetrit



En ce dimanche 19 novembre 2023, nous avons assisté à la représentation de la nouvelle pièce de Samuel Benchetrit, intitulée *Lapin*, au magnifique théâtre Edouard VII à Paris.

Lapin apparaît comme un titre déroutant, mystérieux. Le public très nombreux (salle comble) ne sait pas trop à quoi s'attendre. En tout cas, il espère du divertissement et des fous rires, au vu des têtes d'affiche.

Le synopsis indique qu'il s'agit d'une rencontre, comme chaque lundi, soir de relâche au théâtre, entre Muriel Robin et Pierre Arditi. La première se rend chez le second pour dîner et passer la soirée ensemble ... mais, ce soir-là, ils réalisent qu'ils ne sont pas seuls. Pierre Arditi se trouve chez lui mais avec le public, « ces gens », entre 600 et 700 personnes tout de même !

Un échange s'engage entre les deux acteurs qui essaient de comprendre pourquoi ils ne sont pas seuls ...

jusqu'à ce qu'un comédien, assis dans l'assistance, intervienne puis monte sur scène pour expliquer la raison de leur présence. Une belle connivence s'installe alors entre les acteurs et ... le public. Un jeu d'acteurs, des blagues, de la drôlerie, bref de l'humour. Même des allusions à leur vie personnelle (leurs conjoints respectifs Evelyne et Anne) et à leur vie professionnelle.

S'en suit une conversation entre les deux comédiens autour d'une soirée déguisement à laquelle ils envisagent de se rendre, en présence d'autres personnalités du spectacle. Berleaux, Lucchini sont notamment cités. Muriel Robin sera déguisée en Marie-Antoinette et Pierre Arditi en ... lapin. Il s'y refuse et tente de trouver un autre costume. Cet épisode est ponctué de drôlerie.



Une deuxième partie s'engage, plus émouvante, autour de moments de réflexion sur le temps qui passe, les rêves de chacun ...

En définitive, *Lapin* est une pièce en dents de scie, une histoire qui peine à démarrer, un texte quelque peu décousu mais une pièce très bien servie par deux excellents comédiens : Muriel Robin, à l'aise, tonique, drôle et sensible, et, Pierre Arditi, toujours convaincant, qui est cependant apparu fatigué et peu à son avantage eu égard à sa tenue vestimentaire. En dépit de ce petit bémol, de chaleureux applaudissements ont salué la performance des comédiens.

Ghyslaine Pavlovic

SPECTACLES

Depuis plusieurs années, il est traditionnel d'emmenner à Paris, un dimanche après-midi, une cinquantaine de nos adhérents pour assister, soit à un spectacle d'opéra, soit à une représentation théâtrale.

Ainsi, le 21 mai 2023, 25 personnes ont pu assister à la représentation d'une pièce de théâtre qui a enchanté nos jeunes années à la télévision : *Lorsque l'enfant paraît* d'André Roussin. Le rire, les réparties étaient toujours présentes et le talent des comédiens sur scène, en particulier Catherine Frot et Michel Fau, n'avaient rien à envier à celui de leurs prédécesseurs.

Dans le même temps, 25 adeptes de ballets assistaient à la représentation du spectacle en hommage à **Maurice Béjart**. Fils du philosophe Gaston Berger, Béjart s'est illustré comme danseur et surtout comme chorégraphe. Le spectacle était composé de 3 de ses chorégraphies, servies par les meilleurs danseurs.



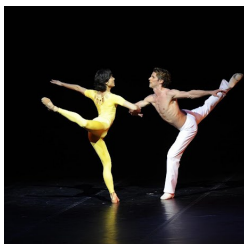
C'était d'abord *L'Oiseau de feu* de Stravinsky : des costumes chatoyants, des effets de plumes et d'envol, des pas de deux et du corps de ballet racontaient l'histoire de cet oiseau mythique qui va protéger les amours d'un jeune prince.

.../...

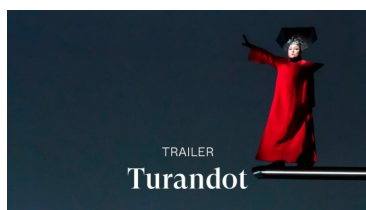
.../...

Ensuite, le lied *Le chant du compagnon errant* de Gustave Mahler, chanté par un baryton, était interprété par deux danseurs tout aussi remarquables, Guillaume Diop et Marc Moreau. Expression pure du romantisme, le lied exalte les sentiments de jeunes gens qui affrontent la vie, la mort, la solitude, la souffrance face à leur destin.

Et en apothéose, ce fut *Le Boléro* de Maurice Ravel. Au centre de la scène, une estrade ronde sur laquelle un danseur torse nu suit et imprime un rythme lancinant, envoûtant. Les gestes répétitifs s'accroissent, s'amplifiant au fur et à mesure que l'orchestration se déploie. Les autres danseurs arrivent deux par deux pour entourer l'estrade et accompagner le soliste. Se rapprochant de plus en plus, ils vont le dissimuler avant que celui-ci ne surgisse dans un ultime élan. Les applaudissements qui suivirent étaient à l'unisson de la prestation.



Le 19 novembre 2023, l'Opéra Bastille nous recevait



pour le dernier opéra composé par **Giacomo Puccini** *Turandot*.

Inspiré d'une comédie de Gozzi et d'une tragédie de Schiller, d'après un conte chinois, l'opéra

de Puccini conserve quelques caractères légers et amusants, mais repose sur les personnages hors normes de la Princesse Turandot et du Prince Calaf. On assiste à la métamorphose surprenante d'une princesse d'une cruauté égale à son immense beauté qui va s'adoucir frappée par l'amour. Et si l'opéra se termine apparemment bien, il y a eu quelques drames bouleversants pendant l'intrigue.

Turandot, princesse chinoise d'une exceptionnelle beauté, d'une grande intelligence et d'une culture étendue mais accablée par le drame vécu par son ancêtre violée par un prince étranger, a décidé de ne pas se marier et

d'infliger à tous ses soupirants une mort atroce s'ils ne répondent pas aux trois énigmes qu'elle a elle-même concoctées.

Malgré le grand nombre de martyrs, le jeune prince Calaf, refuse d'écouter les conseils des ministres Ping, Pang et Pong qui déploient leurs facéties sans succès. Il ne cède pas davantage aux supplications de son père et de la jeune esclave Liù. Tombé éperdument amoureux de Turandot, il relève le défi. Il répond brillamment aux 3 énigmes mais, magnanime, il offre de subir une dernière épreuve : si la princesse trouve son nom, il renoncera à elle.

Pendant une nuit entière la princesse cherchera, interrogera sans relâche pour connaître l'identité de cet inconnu. *Nessun dorma*, chante le prince car la ville reste éveillée par la terreur qui règne. Turandot va jusqu'à faire torturer la jeune esclave qui a été vue en compagnie de l'inconnu : celle-ci, héroïque refuse de livrer le nom de celui qu'elle aime « car il lui a souri un jour » et se poignarde devant Turandot à qui elle indique que son courage lui vient de l'amour qu'elle porte en elle. A la fin, Turandot ébranlée par le geste de cette jeune fille et la détermination du Prince, va lui céder et clamer son Amour pour toujours.

La mise en scène de Robert Wilson s'inspire autant de la tragédie grecque que du théâtre oriental : les personnages portent des masques et leur attitude statique est compensée par des gestes saccadés qui donnent un caractère intemporel. Les lumières et les décors changeant au rythme de l'intrigue, les mouvements de foule, marquant sa joie ou sa terreur devant les décisions de la princesse magnifient le spectacle. Le personnage de Turandot est complexe, elle est certes d'une cruauté tout droit sortie des contes orientaux mais elle a aussi une sensibilité moderne s'indignant de la condition féminine qui expose au viol et à la soumission à un homme. Le personnage de Liù qui chante un air sublime, le dernier écrit de la main de Puccini, est très attachant et va avoir un rôle déterminant.

Un beau spectacle qui fait réfléchir, une mise en scène moderne tellement inventive, et la musique que l'on ne peut oublier, servie par des interprètes remarquables ont fait de cet après-midi un enchantement.

P.T-S

Siège social : Maison des Associations 28 rue Gambon 18000 Bourges

Tél : 02 48 65 94 76

Courriel : amis.musees.bourges@gmx.fr

Site Web : amis-musees-bourges.fr

Comité de rédaction : Hélène Gravelet (coordination), Christiane Gaudard (mise en page)

Jean-Claude Gartoux, Laurent Martin-Saint-Léon, Philippe Picard, Pierrette Tisserand